

« Si pour moi la littérature est un jeu, la poésie est un double jeu ».

... sommes plutôt de l'endroit où nous avons acheté notre premier disque, ou comme le vieux Cabochard dit, de l'endroit où nous avons donné notre premier baiser.

Reus et Dalí, c'est aussi un gag avec cette pyramide humaine, ce castel, qui s'effondre à cause de la fumée produite par un accident pyrotechnique provoqué par Dalí.

C'est mon ancien éditeur qui m'avait parlé de cet épisode. Je me suis dit qu'il fallait l'inclure dans le roman parce que c'est un effondrement à partir ou à cause de l'immense ego de Dalí. C'est une image de l'art aussi et de l'artiste à partir de laquelle on peut tirer des conclusions intéressantes.

Le fil rouge du roman, c'est également la volonté de trouver le plus grand nombre de décimales de Pi.

Le narrateur en fait un poème pour pouvoir les retenir. Vous écrivez des romans pour ne pas écrire de la poésie ou pour rendre hommage aux poètes ?

J'ai toujours eu du mal à écrire de la poésie. Et je n'en ai écrit qu'en découvrant l'Oulipo. Cela m'a permis d'en écrire parce que les règles, les contraintes, les procédures, lui conviennent. Si on pense aux hétérogrammes de Perec, comment il pouvait écrire des poèmes tellement contraints pour finalement dire quelque chose de lui sans se dévoiler complètement. Et donc oui, il y a un sonnet, il y a ce poème. Là, il faut parler de sa traduction par Jean-Marie Saint-Lu. Traduire ce poème irrationnel où chaque mot a le même nombre de lettres que les décimales, ça n'est pas donné, c'est plus difficile à traduire qu'à écrire, parce que finalement c'est la contrainte qui écrit le poème. Oui, j'écris de la poésie vraiment là pour m'amuser. Je n'écris pas de la poésie pour aller au plus profond de mon être. En tout cas, si pour moi la littérature est un jeu, la poésie est un double jeu ou le jeu suprême de l'écriture.

Votre roman est grave, mais aussi plein d'humour et de poésie. La voie

de l'imaginaire, peut-elle nous sauver comme elle sauve votre héros ?

Il est vrai que les personnages du roman qui vivent cette expérience limite, ne se laissent pas porter par l'effondrement. Je viens de voir ce film espagnol, *Le Cercle des neiges*, sur les joueurs de rugby uruguayens qui ont survécu à un accident d'avion. Il y a un passage où ces gens sont en train de manger les restes des corps de leurs compagnons et font de la poésie. Ils sont tous de très mauvais poètes, mais quand même, il y a un moment de réjouissance absolument nécessaire. Donc, même dans les situations limites, je crois que l'être humain a besoin d'amour, de rire, de faire des blagues, comme dans les enterrements. Parfois, on a des fous rires ou des rires nerveux qui fusent. Alors oui à la pulsion de vie, Éros, quand Thanatos est tellement présent, pour équilibrer la chose, sinon, on se tuerait, quoi ! Je ne voulais pas écrire un livre sombre, parce que je crois que dans cette situation-là, moi, en tout cas, j'essaierais d'utiliser tout ça, même à 89 ans...

Avez-vous hésité à pratiquer le cannibalisme dans le roman ?

C'est vrai. Peut-être parce que je n'avais pas encore vu le film ? Ou alors, parce qu'il restait encore deux petits chats à manger. En revanche, s'ils avaient été mangés... Mais non, ce n'était pas exactement la même situation, ce qui m'intéressait, c'était l'idée de survivre. C'est un peu aussi le roman d'aventures à la *Robinson Crusoe*, non ? Comment survivre ? Sauf que Robinson est tout seul. Et ici dans le roman, l'importance du groupe est revendiquée. C'est pour ça qu'à chaque fois qu'un personnage décide de partir, qu'il est tué, pour le groupe, c'est toujours quelque chose de très dur. Comme dans le film, chaque mort est un peu la mort de tout le groupe.

Propos recueillis par Dominique Aussenac

Reus, 2066, de Pablo Martín Sánchez
Traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu, Zulma & La Contre Allée,
368 pages, 23 €

LA VIE SECRÈTE DES RAPACES NOCTURNES de John Lewis-Stempel

Lointaine, parmi d'autres continents, la faune exotique nous est difficilement accessible, à moins de voyages aériens et autres safaris, que l'on espère photographiques. Quoique tout près de nos demeures, de nombreux spécimens restent délicats à débusquer, car nocturnes, comme ces rapaces dont la « vie secrète nous est révélée par le naturaliste anglais John Lewis-Stempel.

Alertés par les « hululements dans les bois », nous pensons au monde des spectres, alors qu'il ne s'agit que de la chouette hulotte. Elle est celle d'Athéna, donc de la sagesse, mais aussi le hibou doudou des enfants. Celle que l'on appelle « Vieille Brune », se réveille au crépuscule pour tuer dans l'ombre ses proies, ce à l'aide de l'acuité de son ouïe, de sa « vue mortellement perçante », de ses serres puis de son bec. Les squelettes de ses victimes se retrouvent emballés dans les « pelotes de régurgitation ».

Du grand-duc à la chevêche, ces nocturnes sont peints dans les grottes du paléolithique. De la Chine aux Apaches, de la Bible aux mythes celtiques, l'on prétend que la chouette annonce la mort, alimentant les superstitions, jusqu'à la prendre pour une femme fatale. Cependant, pour John Lewis-Tempel, bien que les corvidés soient plus intelligents, les chouettes « sont charismatiques et aucune ne l'est plus que la chouette neigeuse », soit le Harfang des neiges, visible au nord de l'Écosse.

En ces pages délicatement illustrées par des portraits plumeux du naturaliste du XIX^e siècle John Gould, et par des poèmes de Baudelaire et autres Anglais méconnus, l'ornithologue John Lewis-Stempel est un narrateur scientifique attentif à ses « strigidés » préférés, ainsi qu'à l'univers culturel qui les entoure, soit un redécouvreur d'espèces ignorées et cependant fort utiles, un guide dans la nuit rapace...

Thierry Guinhut

Traduit de l'anglais par Patrick Reumaux, Klincksieck, 116 pages, 21 €